

Libretto

DANIEL ARSAND

QUE TAL

Libretto

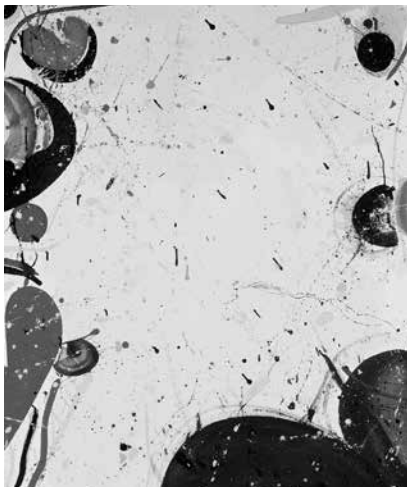


Illustration de couverture :
Sam Francis
Composition (1963-1964).
Photographie © Musée de Grenoble / 2012,
Sam Francis Foundation,
California © ADAGP, 2013.

© Libella, Paris, 2013.

I.S.B.N. : 978-2-36914-084-9

Éditeur du domaine étranger chez Phébus depuis 2000, Daniel Arsand a notamment été le « passeur » d'auteurs aujourd'hui considérés comme incontournables : William Trevor, Keith Ridgway, Joseph O'Connor, Hugo Hamilton, Edward Carey et bien sûr Elif Shafak et Julie Otsuka. Après avoir obtenu en 1998 le prix Femina du premier roman pour *La Province des ténèbres*, il reçoit en 2000 le prix du jury Jean-Giono pour *En silence*, le grand prix Thyde-Monnier de la Société des gens de lettres pour *Des chevaux noirs*, en 2006, et le prix Chapitre du roman européen 2011 pour *Un certain mois d'avril à Adana*. Ses livres sont traduits dans une dizaine de pays dont les États-Unis. *Que Tal*, récit autobiographique sans concession ni fausse pudeur, a été publié chez Phébus en janvier 2013.

À Marie-Caroline Aubert

À Arnauld Richier

À Sylvie Tanette

UNE NUIT

Que l'on soit en janvier ou en juillet n'a aucune importance, que ce soit le printemps ou l'automne m'indiffère. Je ne sais pas ce qu'il pense, lui, des saisons, du passage de l'une à l'autre, j'ignore tout de ses songes et de ce que son regard retient, pourtant il m'est si proche, si proche et si indéchiffrable.

Qu'importe le froid ou le chaud, le dedans ou le dehors, puisque nous sommes ensemble, lui et moi, parce que nous sommes vivants au point d'oublier qu'un des deux puisse fausser compagnie à son presque double, à son presque semblable, à son compagnon, fausser compagnie, mourir, crever, au choix, noria, tout ce qu'on

veut. Nous sommes dans notre histoire et nous croyons qu'elle n'est que du présent, à jamais, toujours, un aujourd'hui infini, d'une éblouissante monotonie. Elle ne se muera pas en souvenirs. Nous sommes dans la réalité et l'illusion, tout en même temps, ritournelle essentielle, fleuve, îles à la dérive, chant tordu par un vent sans naissance ni fin, nuit qui est presque du jour, nous sommes jetés dans un unique mouvement, épousailles si communes, si heureuses souvent, un peu de bonheur, comme des flocons de neige, de l'écume, quelques épis de blé. Il n'y aura pas de séparation. Il n'y a pas eu d'agonie, mais que sais-je de l'agonie, qu'en sait-on, vous comme moi? J'ai vu mourir mon père et ma mère, j'ai vu mourir des amis du sida, j'ai vu mourir des inconnus dans la rue, sans rien savoir, sans pouvoir concevoir ce qui les a étreints à l'instant dernier. Vraiment, qui pourra me dire ce qu'est agoniser, de quoi se compose un dernier souffle, une dernière pensée, un dernier rêve, et si même pensée et rêve sont alors un peu plus que des mots?

Voir n'enseigne pas toujours tout.

Et que sais-je de moi? de lui? de nous?

Nous vivons une histoire.

C'est une histoire d'amour.

Qui aura le culot d'affirmer le contraire? Qui saura?

Vous n'aimez pas les histoires d'amour?

Taisez-vous et tentez de comprendre.

Ce qui est, ce qui n'est pas, ce qui est immobilité, ce qui passe, ce qui s'effondre, ce qui renaît, ce qui n'a jamais été, ce qui est, ce qui est glu et ce qui est foudre. Essayez de comprendre!

Vous n'aimez peut-être que les histoires d'amour attendues, qui ne demandent aucun effort d'imagination, qui endorment.

Moi, je parle d'un amour et de l'amour qui nourrit cet amour.

C'est d'absolu dont je parle. C'est clair, non?

Il fait chaud ou il fait froid. Il faut trancher. Disons alors qu'il fait froid. Et disons que je me fous qu'il fasse ceci ou cela.

Froid, cependant.

C'est la nuit. Pas forcément la pleine nuit, pas forcément cette heure où l'on saisit que l'on n'échappera pas à l'insomnie, c'est juste un peu avant, dans un entre-deux, avant le sommeil ou avant l'acceptation que cette nuit, on n'aura pas de rêves, on ne sera pas dans un rêve, qu'il y aura simplement agitation, soupirs, fantasmés,

nerfs en pelote, retour fracassant ou insidieux du passé, des états qui ne demandent aucune explication.

J'ai éteint la lumière.

Je repose sur le lit, les bras le long du corps, l'esprit non encore délesté de tous les petits événements floconnant le long du jour, heures sans contour, onctueuses ou moites, bout de temps qui vient échouer dans la mémoire, énigme et épave.

Où est l'île ?

J'ai la gorge sèche, ayant beaucoup fumé la veille. Je garde les yeux ouverts. J'ai la tentation d'allumer une dernière cigarette, d'accomplir des gestes qui maintiendront tout en moi éveillé, la lucidité et l'inconnu.

Une dernière cibiche, un mot d'argot, Fréhel, *Pépé le Moko*, Mireille Balin, maman, mon père, la mort de l'un, la mort de l'autre, la disparition d'une actrice, la restauration d'un film, le naufrage d'une goualeuse, l'oubli les ayant emportés tous, maman qui me chantait cette chanson, cette cibiche, l'ultime. J'hésite, parce qu'Il n'apprécie pas la fumée, ce qui se consume, garde paupières relevées.

Voilà que j'entends, rituel nocturne, son pas.

Je suis parfaitement silencieux. Illusion audacieuse, fadement humaine, orgueilleuse.

Les ténèbres matelassent l'appartement.

C'est Lui, chaque nuit il me rejoint.

C'est un être d'habitudes.

C'est quelqu'un.

Et je pèse mes mots. Je ne le remplacerai par aucun autre. Les synonymes n'existent pas, ne sont qu'apparence.

Il va de la cuisine à la chambre, revient parfois sur ses pas, ce bruit de douceur mate, qui s'effeuille, s'effiloche, se noie, il retourne à la cuisine, ou furète dans la salle à manger, il danse parfois dans le noir, il oscille, il virevolte, se fond dans la nuit, un peu plus profond, toujours plus profond, au creux des ténèbres, délice, il sait ce qu'est la nuit, mieux que moi, le monde tourne avec lui, quand moi, je suis le gisant, le gars qui frissonne d'attente, je n'exagère pas, le garçon qui refuse les larmes, s'émeut de celles des autres, le gars qui s'accouple à des instants de joie muette, qui sait ce qu'est la joie.

Il émerge de la nuit, il a le pouvoir de s'envelopper de sombre, de déchirer ce velours nocturne par un seul glissement, fluidité, regardez, comme il va, un magicien, il va et vient, il danse, je l'ai